

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 8.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XI

Elle se sépara du prince, revint vers le logis avec le général sans dire un mot.

Elle voyait partir Andras avec une tristesse morne, ayant des envies soudaines de le revoir, elle ne savait pourquoi : pour qu'il la protégât, la défendît, pour qu'il fût là si Michel venait.

Le crépuscule commençait quand elle rentra au logis. Il était tard. Marsa ne voulut point manger, laissant Vogotzine seul, sa serviette dans le gilet, tendant son verre au domestique.

La nuit venue, le général alla dire bonsoir à sa nièce, comme chaque jour.

Marsa se tenait pelotonnée dans un angle du petit salon, sur un canapé : il lui trouva l'air bizarre.

—Qu'est-ce que tu as ?

—Rien.

—Je vais me reposer, je suis un peu las. Tu ne veux pas que je te tiennne compagnie ?

Tantôt il la tutoyait, tantôt il lui parlait avec un respect craintif. Marsa ne semblait pas s'apercevoir de ces nuances.

—J'aime mieux rester seule, dit-elle.

Le général haussa les épaules, prit la petite main de Marsa dans ses mains velues et, elle la laissant inerte, il l'embrassa, comme s'il se fût trouvé au baise-main d'une reine.

Restée seule Marsa demeura là pendant plus d'une heure ; puis, tout à coup, elle tressaillit en entendant onze heures sonner à la pendule du petit salon.

Elle se leva toute droite.

Les domestiques avaient mis les volets au logis ; elle sortit par l'escalier de service donnant sur l'office et que les gens laissaient ouvert jusqu'au moment où ils montaient se coucher. La clef de cet escalier restait en serrure, en dedans.

Marsa l'ouvrit et traversa le jardin, d'un pas raidi, comme si c'eût été, à travers ces allées sombres, parfois éclairées par une trouée de lune, une somnambule qui marchait.

Elle alla ainsi jusqu'au chenil où les grands chiens au pelage ras du Danemark et le molosse hindou tiraient, en aboyant, sur leurs chaînes.

De loin, sa voix leur dit :

Paix, *Ortog* !... Silence, *Duna* !

Et ils se turent.

Alors elle poussa la grille du chenil, entra, caressa d'abord les têtes dures de ces chiens qui, debout, tendaient leurs pattes vers ses épaules et, ouvrant le mousqueton de la chaîne qui les attachait, de sa voix vibrante elle leur dit :

—Allez !

Elle les vit bondir, sauter par les allées, courir sur les pelouses, s'enfoncer les taillis, paraître, disparaître, semblables, sous la lune, à de grandes ombres d'animaux fantastiques. Et doucement, de son pas lent, avec la froideur moscovite que pouvait avoir le prince Tchéréteff, son père, commandant le feu sur un espion ou sur un traître, elle rentra dans la maison où tout semblait dormir déjà, se disant avec une ironie froide dans une espèce d'affirmation impersonnelle et comme si elle pensait non à elle, mais à une autre :

—Maintenant j'espère qu'elle est bien gardée la fiancée du prince Zilah !

XII

Michel Menko était à Paris, seul, dans le petit hôtel qu'il louait rue d'Aumale.

Il avait commandé à son cocher d'atteler le coupé pour le soir :

—Vous prendrez *Trilby*. Il est meilleur trotteur que *Jack*, et nous allons loin. Ah ! des couvertures pour vous, Pierre ! Et jusqu'à ce soir, je n'y suis pour personne !

Cette journée d'été s'écoulait pour lui très lente, dans l'énerverment d'une attente, le mouvement fébrile des tiroirs, ouverts, des livres pris au hasard, parcourus, refermés, de vieilles lettres recherchées, dans le cuisant besoin de torture de ceux qui, le poignard au flanc, éprouvent le besoin de l'enfoncer plus avant.

Il les rouvrait et les relisait, ces lettres dont il parlait la veille à Marsa et qui, après l'avoir enivré comme un philtre, lui faisaient maintenant l'effet d'un poison auquel il revenait avec des avidités de souffrances nouvelles.

Lettres d'amour, roman éternel, échange de serments maintenant emportés comme par un vent de tempête, fièvres tombées et qui cependant, pour Michel, faisaient revivre des heures bénies, les seules heures de sa vie où il eût réellement vécu peut-être. Ces lettres, datées de Pau, à mesure qu'il les relisait le brûlaient comme un charbon ardent. Elles avaient gardé comme le parfum même des cheveux de Marsa, et cette maîtresse adorable, il la retrouvait avec toutes ses séductions, l'attrait exquis de son sourire, dans ce fugitif arôme qui survivait à leur amour comme les feux-follets aux cadavres.

Alors, sentant son cœur se gonfler à se rompre, la jalousie et la rage lui faisant courir un frisson sur l'épiderme, il refermait ses billets, d'une écriture fine, rapide, nerveuse, dans le tiroir où il les prenait ; et machinalement il couvrait encore un livre, tombant, — comme toujours en ces ironiques hasards, sur quelque page faite pour aviver sa douleur.

Il prenait un Musset et le rejetait bien vite, comme un blessé de la même blessure. Il prenait un poète de son pays, et ses yeux couraient aux vers passionnés du poète soldat, Petefi, tombé un jour de bataille, et disant à son Etelka :

Tu ne m'aimes pas ? Eh ! qu'importe ?

Mon être à ton être est lié

Comme à l'arbre est attachée la feuille.

Vienne l'hiver, elle tombe sans vie !

C'est là mon sort jusqu'au tombeau.

Fuis-moi ! Tu ne peux m'échapper. ...

Tu crois que c'est ton ombre.

Où suit tes pas ? Tu te trompes.

C'est mon âme en peine !

—"Mon être est lié à toi comme l'arbre à la feuille !"

Et Michel se répétait ce vers avec une sorte de défi dans le regard et il attendait impatientement, avec des mouvements énervés, que la journée fût finie.

Il eut comme une rapide colère lorsque son valet de chambre entra, lui tendant une carte sur un plateau, et il haussa les épaules en disant d'un ton bref :

—Pierre ne vous a donc pas transmis l'ordre de ne recevoir personne ?

—Je demande pardon à M. le comte, mais M. Labanoff a si vivement insisté...

—Ah ! c'est Labanoff ? fit Menko.

—M. Labanoff qui part, ce soir, et voudrait saluer M. le comte.

Menko, à ce nom de Labanoff, avait revu un compagnon de sa jeunesse, autrefois rencontré, en voyage, à Vienne, un peu partout, qui lui plaisait infiniment, le séduisait. Oni, il l'aimait vraiment pour une sorte de bizarrerie pessimiste, de philosophie agressive, que Labanoff ne se donnait point la peine de cacher, pour une espèce de mysticisme doublé d'amertume. Le Hongrois n'avait peut-être pas, parmi les hommes de son âge, d'autre ami au

monde que ce Russe aux idées bizarres, dont le sourire énigmatique l'intriguait.

Il regarda la pendule. La visite de Labanoff lui ferait peut-être prendre patience jusqu'au dîner.

—Faites entrer M. Labanoff !

C'était un grand jeune homme de vingt-cinq ans mince et le visage d'une pâleur de cire, avec des yeux ardents, des yeux de voyant dans une face blême qu'avivait une moustache brune militairement retroussée. Les cheveux, noirs et répus, étaient taillés en brosse. Ce Labanoff avait l'air d'un soldat dans sa redingote longue qui lui descendait jusqu'aux genoux, comme une capote militaire.

Il y avait des mois que ces deux hommes ne s'étaient vus. Mais dès longtemps une sympathie puissante les liait, née d'anciennes causeries, des confidences de leur état d'âme où l'un et l'autre rencontraient des similitudes de souffrance. Une espèce de rêve intérieur inquiétait et rongait Labanoff comme le souvenir de Marsa dévorait Menko. Ils avaient échangé bien des fois leurs théories désolées sur le monde, l'existence, les lois, les hommes. Leur commune amertume les rapprochait. Et si Michel recevait Labanoff malgré la consigne donnée, c'est qu'il était bien certain de retrouver encore en lui cette même cruauté de sensations qui lui faisait, dans Musset ou Petefi, l'effet d'un acide versé sur sa plaie.

Labanoff lui parut d'ailleurs plus énigmatique encore et plus désolé qu'il ne l'avait vu jusque-là. Sous le retroussis de la moustache, les lèvres du Russe ne laissaient tomber que des paroles pleines de sous-entendus presque tragiques.

Menko l'avait fait asseoir à ses côtés, sur un divan, et regardait les yeux bleus du jeune homme : ils lui semblaient plus enfiévrés que de coutume.

—J'ai appris que vous étiez revenu de Londres, dit Labanoff, et, comme je quitte Paris, j'ai voulu vous serrer la main. Il est possible que nous ne nous revoyons pas.

—Pourquoi ?

—Je vais à Petersbourg... des affaires pressantes...

—Avez-vous terminé vos études à Paris ?

—Oh ! j'étais déjà docteur en médecine quand j'y suis venu... Je n'habitais Paris que pour être plus à même de poursuivre... un projet qui m'intéresse...

—Un projet ?

Menko interrogeait machinalement, fort peu curieux de savoir le secret de Labanoff : mais le Russe n'en eut pas moins un sourire singulier, d'une ironie froide, et répondit :

—Je n'ai rien à dire là-dessus, même à l'homme que j'estime le plus !

Ses yeux ardents semblaient apercevoir devant lui des visions étranges. Il demeura silencieux un moment et se leva d'un mouvement brusque.

—Voilà, dit-il, tout ce que j'avais à vous faire savoir, mon cher Menko. Maintenant, au revoir !... Ou plutôt, adieu, car, je vous le répète, je ne vous reverrai probablement jamais.

—Et pourquoi ?

—Une idée comme une autre !... Et puis, ma bien-aimée Russie est un si étrange pays ! On y meurt vite.

Il avait toujours sur la lèvre ce sourire inexplicable, railleur et triste à la fois, qui relevait sa moustache.

Menko prit la longue main blanche qui lui tendait.

Mon cher Labanoff, il n'est pas difficile de deviner que vous allez à quelque rendez-vous périlleux...

Et essayant de sourire :

—Je ne vous fais pas l'injure de vous croire nihiliste...